



9

ESSAIS

Pierre-François
Souyri revisite
la modernisation du
Japon à l'ère Meiji



Critiques | Essais

Pierre-François Souyri montre que la modernisation japonaise, à la fin du XIX^e siècle, n'est pas la simple imitation de l'Occident

Quand le Japon se réinventait

PIERRE KARILA-COHEN

Connaissez-vous Toshiko Kidisha ? Cette ancienne dame de cour de l'impératrice du Japon pronça, en 1882, un discours public pour l'émancipation des femmes qui subjuga son auditoire. Elle continua son combat pendant plusieurs années, ignorant qu'au même moment, en Europe, existaient des revendications similaires dans un contexte culturel différent. Et Shozo Tanaka ? Issu d'un milieu de paysans aisés, député au Parlement japonais dans les années 1890, il mena une lutte de

plus de dix ans contre l'Etat, la grande industrie et l'armée, en faveur de paysans victimes de la pollution de mines de cuivre dans une localité du pays, et fit de cette question un enjeu public, relayé dans la presse, qui mobilisa dans les rues et divisa le pays pour et contre, à la manière d'une affaire Dreyfus. Ces deux figures comptent parmi les très nombreux portraits par lesquels Pierre-François Souyri, professeur à Genève et spécialiste de longue date de ce pays, illustre son étude sur les origines du Japon contemporain, « *moderne sans être occidental* »,



pour reprendre le titre-manifeste du livre.

C'est bien la notion de modernité qui irrigue le questionnement et la démonstration de l'auteur tout au long du livre. Au Japon, la modernité, ou plutôt la modernisation, est associée à un moment particulier de l'histoire, l'ère Meiji (1867-1912), au cours de laquelle le pays, coupé du monde pendant plusieurs siècles, s'ouvrit aux relations extérieures et connut des mutations politiques et sociales rapides. Disparition de la société féodale et de l'ordre des samourais, mise en place d'assemblées délibérantes, apparition de partis, création d'un système scolaire obligatoire, industrialisation : bien des traits communs généralement associés à la naissance du monde contemporain rapprochèrent, dès la fin du XIX^e siècle, le Japon des Etats-Unis et de l'Europe. Ce que veut montrer Souyri, en se fondant sur ses propres analyses, mais en se faisant également le passeur d'une très riche historiographie japonaise, que cet ancien directeur de la Maison franco-japonaise de Tokyo connaît parfaitement, c'est que ces Lumières japonaises ne constituent pas, comme on le croit trop souvent, un simple pro-

duit d'importation venu de l'Occident, mais qu'elles procèdent également de logiques propres et d'héritages internes.

Certes, les élites japonaises les plus tournées vers le changement citent abondamment des penseurs européens comme Rousseau, des hommes d'Etat comme Bismarck, ou font référence aux institutions britanniques ou à la

L'auteur consacre
des pages
très vivantes
à l'éclosion d'une
société civile
japonaise dans
laquelle
on se passionne
à débattre

Révolution française. L'auteur insiste sur certaines de ces figures intellectuelles, peu connues du public français, comme Yukichi Fukuzawa (1835-1901), chantre de l'égalité et de l'autonomie des individus face à l'Etat, ou encore Arinori Mori (1847-1889), haut fonc-



tionnaire formé aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne, fondateur de la Société de l'an VI (de l'ère Meiji), mouvement intellectuel et politique qui a joué un grand rôle dans la modernisation du Japon.

A travers eux et bien d'autres figures, Souyri consacre des pages très vivantes à l'éclosion d'une société civile japonaise dans laquelle on se passionne à débattre et à exprimer des oppositions politiques. Plus de deux mille associations se créent ainsi au cours de la période 1874-1884 dont, par exemple, une association de malvoyants pour la liberté, qui posa pour la première fois le handicap comme question sociale et fut à l'origine de la création d'un hôpital spécialisé. Toutefois, quand bien même rapport d'imitation de l'Occident il y a, l'auteur nous montre que celui-ci ne s'effectue la plupart du temps pas terme à terme, mais procède de réinterprétations et de réappropriations locales. Par ailleurs, bien des militants japonais de la liberté et de l'égalité, qui ne savent rien de ce qui se passe en Europe, s'appuient sur des réinterprétations du confucianisme ou des traditions de luttes paysannes reformulées dans ce nouveau contexte.

Il est donc vain, nous convainc Pierre-François Souyri, d'aborder la modernisation sociale et politique du Japon à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e sous l'angle du « retard » ou de l'imitation. Il existe une histoire proprement japonaise de la modernité, qui prit aussi des directions conservatrices, celles-là mêmes qui finirent par l'emporter dans l'entre-deux-guerres : aussi bien la figure sacrée de l'empereur que le nationalisme militariste constituent des réponses aux tensions liées à ces changements rapides et non des survivances du passé. Quels que soient ses aspects, cette modernité apparaît donc comme la variation d'un processus beaucoup plus large qui, même en Europe et aux Etats-Unis, n'a pas présenté partout les mêmes formes et les mêmes rythmes : ce livre dense sur le Japon, qui fait utilement œuvre de « décentrement », nous ramène ainsi également à une interrogation sur les modalités propres de notre modernité. ■

**MODERNE SANS
ÊTRE OCCIDENTAL.
AUX SOURCES
DU JAPON
CONTEMPORAIN,
de Pierre-François
Souyri,
Gallimard,
« Bibliothèque
des histoires »,
496 p., 25 €.**



*Une usine de filage
de la soie au
Japon, vers 1875.*

GRANGER COLLECTION/
COLLECTION DAGLI ORTI